

Karl Marx, Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel, 1844, Ed. Sociales, trad. Emile Bottigelli, p198

*Au moment du débat parlementaire et du vote de la loi de 1905, les tensions entre une large part de la classe politique française et le Vatican sont à leur comble. Mais la rupture entre « les deux France », l'une catholique, traditionaliste, parfois antirépublicaine et antisémite ; l'autre républicaine, progressiste, laïque, parfois anticléricale ou athée, est également profonde. Pour autant, ces deux camps sont loin d'être idéologiquement homogènes, et si l'on s'intéresse aux divergences qui traversent le camp républicain et laïque, on peut y distinguer au moins trois tendances (bien que les frontières entre les trois ne soient pas toujours clairement dessinées) : l'une laïque au sens strict, qui promeut l'idée d'une séparation des Eglises et de l'Etat ainsi que la garantie de la liberté de conscience (c'est celle qui sera finalement victorieuse avec la loi de 1905, en laquelle on peut voir une loi de compromis) ; l'autre plus radicalement anticléricale qui combat toutes les formes d'immixtions du clergé dans la vie civile ; une troisième enfin nettement athée et antireligieuse, qui dénonce la religion en tant que telle et vise l'émancipation complète de l'humanité à son égard. Au sein de l'Assemblée, une cinquantaine de députés socialistes, représentants du courant blanquiste comme Allard, promoteurs de ce que l'on a pu appeler une « séparation révolutionnaire », et radicaux comme Hubbard, sont plus antireligieux qu'anticléricaux car ils veulent faire la « guerre à la religion ». Mais la majorité des socialistes autour de Jaurès et des radicaux-socialistes autour de Ferdinand Buisson se réclament d'un « anticléricisme positif », car ils s'affirment laïques avant tout et respectueux de la liberté de conscience. La plupart des députés radicaux sont anticléricaux car hostiles à l'intervention publique du clergé, mais ils admettent la liberté de culte. Outre Vaillant, le principal représentant du courant antireligieux à la Chambre lors des débats préparatoires au vote de la loi est Maurice Allard. Au projet rapporté par Briand<sup>1</sup>, Allard opposa en vain, une contre-proposition (10 avril 1905). Il n'admettait pas, pour l'État, l'obligation pendant quelques années de louer les églises aux associations cultuelles. Il voulait confisquer les biens mobiliers et immobiliers des communautés religieuses avec le dessein (non explicite) de les revendre pour en verser le produit à la Caisse des retraites ouvrières et paysannes. Il souhaitait punir par l'article 405 du Code pénal, comme auteur d'une escroquerie, toute personne qui se ferait verser des fonds sur promesse d'un miracle. Il prônait l'interdiction formelle du port du costume ecclésiastique sur la voie publique, la déchristianisation du calendrier et la suppression des fêtes religieuses. Allard s'exclama lors des débats : "Pourquoi nous républicains, et surtout nous socialistes, voulons-nous déchristianiser ce pays ? Pourquoi combattons-nous les religions ? Nous combattons les religions parce qu'elles sont un obstacle permanent au progrès de la civilisation (...).Le jour où le Dieu anthropomorphe des Juifs quitta les bords du Jourdain pour conquérir le monde méditerranéen, la civilisation disparut du bassin de la Méditerranée. Et plus tard quand le christianisme quitta Rome et la Grèce où il avait étouffé toute la civilisation et où il n'avait laissé que ruines et décombres et arriva en France, il n'y eut plus dans notre pays, ni Art, ni Lettres, ni Science. Il fallut la Révolution pour redonner à notre race sa véritable puissance et sa possibilité de progrès. Sous l'influence du judéo-christianisme, toute lumière avait disparu, il n'y avait plus que ténèbres". Si cette position ne sera finalement pas celle qui l'emportera, elle n'en a pas*

---

<sup>1</sup> Qui déclare : « je ne vois pas les mesures que nous soumettrons à la Chambre comme des mesures d'hostilité mais bien de libération pour l'Église et pour l'État. »

*moins pesé sur les débats et, d'une certaine manière, sur le résultat final. Il convient donc de dire un mot de ses racines intellectuelles. Elles sont assurément nombreuses et variées, au point qu'il nous est impossible de les recenser toutes ici. Nous nous focaliserons donc sur l'une d'entre-elles, Marx (1818-1883). Les divergences entre Marx et Blanqui (lequel inspire largement mais pas exclusivement<sup>2</sup> « l'extrême gauche » à la Chambre en 1905) sont nombreuses, notamment sur le plan stratégique. Pour autant, les convergences entre l'auteur du Capital et Blanqui<sup>3</sup> sont bien plus nombreuses et profondes, notamment sur la question religieuse, au point que l'on retrouve chez ce dernier la fameuse métaphore de « l'opium »<sup>4</sup>. Nous reproduisons donc ci-dessous le fameux texte de Marx extrait de la Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel, dont la thèse centrale est qu'il ne saurait être suffisant de s'attaquer à la seule religion comme illusion mais qu'il faut aussi et surtout s'attaquer à la structure socio-économique qui rend cette illusion nécessaire :*

« Le fondement de la critique irréligieuse est celui-ci : l'homme fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà reperdu. Mais l'homme n'est pas un être abstrait, extérieur au monde réel. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, une conscience erronée du monde, parce qu'ils constituent eux-mêmes un monde faux. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa raison générale de consolation et de justification. C'est la réalisation fantastique de l'essence humaine, parce que l'essence humaine n'a pas de réalité véritable. La lutte contre la religion est donc par ricochet la lutte contre ce monde, dont la religion est l'arôme spirituel. La misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple. Le véritable bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur illusoire du peuple. Exiger qu'il soit renoncé aux illusions concernant notre propre situation, c'est exiger qu'il soit renoncé à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc, en germe, la critique de cette vallée de larmes, dont la religion est l'auréole. La critique a effeuillé les fleurs imaginaires qui couvraient la chaîne, non pas pour que l'homme porte la chaîne prosaïque et désolante, mais pour qu'il secoue la chaîne et cueille la fleur vivante. La critique de la religion désillusionne l'homme, pour qu'il pense, agisse, forme sa réalité comme un homme désillusionné, devenu raisonnable, pour qu'il se meuve autour de lui et par suite autour de son véritable soleil. La religion n'est que le soleil illusoire qui se meut autour de l'homme,

---

<sup>2</sup> Gabriel Deville, élu du 4<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et connu dans l'histoire du mouvement ouvrier français comme un des meilleurs connaisseurs de Karl Marx, dont il a traduit plusieurs ouvrages et publié en France un résumé du Capital, a joué un rôle important en tant que secrétaire des travaux de la Commission. Il est également intervenu à de nombreuses reprises dans le débat.

<sup>3</sup> Qui écrit en 1848 : « La République serait un mensonge, si elle ne devait être que la substitution d'une forme de gouvernement à une autre. Il ne suffit pas de changer les mots, il faut changer les choses. La République c'est l'émancipation des ouvriers, c'est la fin du régime de l'exploitation ; c'est l'avènement d'un ordre nouveau qui affranchira le travail de la tyrannie du Capital. »

<sup>4</sup> « La religion est le fléau du monde », écrit-il, avant d'ajouter « le christianisme et l'opium, deux poisons identiques par leurs effets et par leur étrange propriété d'être la passion de leur victime. »

tant qu'il ne se meut pas autour de lui-même. L'histoire a donc la mission, une fois que la vie future de la vérité s'est évanouie, d'établir la vérité de la vie présente. Et la première tâche de la philosophie, qui est au service de l'histoire, consiste, une fois démasquée l'image sainte qui représentait la renonciation de l'homme à lui-même, à démasquer cette renonciation sous ses formes profanes. La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de la théologie en critique de la politique ».